

## FRAGMENTS D'AUORE

Mes yeux s'ouvrent sur les ténèbres. Sous ma couette mes doigts tâtonnent, saisissent le petit bouton pendu à mon poignet. Je le serre de toutes mes forces. Pas moyen de s'habituer au noir. J'allume la lumière en fermant les yeux. Je les rouvre. J'attrape mon portable : il est 6h12. Je revois son message. *"Je viens pas en cours aujourd'hui, la flemme. Ce soir au parc ?"* Mes ongles enfoncent le petit objet dans ma peau. Je me lève, le sol glace mes pieds. Je pousse la porte de la salle de bains et m'avance vers le miroir. J'asperge mon visage d'eau froide. Je m'inspecte dans la glace. La peau si blanche qu'elle semble transparente. Je suis si près que le nez de mon reflet et le mien se touchent. Et je vois dans son œil dont la couleur a viré du vert au brun qu'il n'est plus moi. Dans le miroir, je vois ses pommettes hautes. Je vois son nez droit et long. Je vois au fond de ses yeux la terreur sous une indifférence affectée. Je la fixe sans ciller, hypnotisée. Mon cœur frétille dans ma poitrine et les secondes s'écoulent trop vite. Déjà, elle s'efface et je me reconnais. Elle disparaît. Toujours trop tôt.

Toute la journée je me demande où elle est, si elle va bien. Ce n'est pas la première fois qu'elle s'absente. Je ne sais jamais ce qu'elle fait. J'imagine qu'au fond de moi je ne préfère pas savoir. C'est plus facile de ne pas y penser. Parfois je me demande pourquoi elle n'est plus là. Si c'est à cause de moi, si j'ai fait quelque chose de mal. Et sinon, de qui serait-ce la faute ? Elle n'a rien précisé, pas d'explication, simplement un fait, un vide : je ne suis pas là.

Au début les gens me regardaient, ils n'avaient pas l'habitude de me voir seule. Certains me demandaient où elle était. Je répondais par un haussement d'épaules, ils n'écoutaient pas. Aujourd'hui, plus personne n'y fait attention. Ni à elle, ni à moi. Aujourd'hui, je suis un fantôme, accroché à un esprit. Je lui laisse la place à côté de la fenêtre, je la regarde voyager quand la classe l'étouffe. Je tiens le compte des tics de parole du prof de math à sa place, et quand ce nombre dépasse dix en un cours, ou que deux "oui, enfin bon, mais..." surviennent dans une même phrase, j'entends son rire contenu, ses yeux qui se plissent. Dans les salles de sciences au sous-sol où il fait toujours froid, je pose son sweat, celui qu'elle m'a prêté la dernière fois qu'elle est venue, sur le radiateur, comme si ça pouvait encore la protéger du gel qui la ronge. En entrant dans le réfectoire, quand le flot des élèves me noie, et que sa grande taille, son regard noir ne sont pas là pour m'en isoler, j'agrippe mon petit bouton

jusqu'à sentir ma peau s'ouvrir pour lui faire une place en moi. Avant même de ressentir le vide de son absence, je le comble par des fragments d'elle. Et même quand je n'en peux plus, je les garde contre moi. Si serrés que ça me fait mal.

À la fin de la journée, je vais au parc. Le soir tombe, le froid me mord le nez, les oreilles, mais tout ce que je sens c'est la petite pointe du bouton dans mon poing. La pression est si forte que je sens battre mon sang tout autour, comme si je tenais, serré dans ma paume, un tout petit cœur. Je sors du chemin et coupe par la forêt. Sous les conifères noirs qui larmoient, j'accélère le pas. Plus si loin, j'entends la rivière courir sur les rochers. Malgré moi, j'ai hâte de la revoir, elle m'a manqué pendant tout ce temps. Souffle court et cœur en cavale, je traverse le bois. Je distingue peu à peu sa silhouette entre les arbres. Dans un élan presque désespéré, je me jette en avant, manque de m'écrouler par terre, décolle de toutes mes forces, je ne peux pas la laisser s'évaporer, elle est si fragile. À quelques pas, trop loin, elle continue de s'éloigner, toujours plus loin. Mes yeux brûlent, ruissellent, je suffoque. Devant moi j'aperçois un pont en bois au-dessus de la rivière, et je m'arrête net.

Elle est là.

Assise sur la rambarde, en contemplation devant l'eau qui bouillonne à grand bruit et s'écrase sur les pierres, ses cheveux noisette cachent son visage. Ses mains sont blanches, crispées sur la barre de bois, dévorées par le froid. Elle ne bouge pas mais je sais qu'elle m'a vue. J'ouvre la bouche sans sortir un son, renifle à travers mes larmes et souris. Sa main se lève et fixe sa chevelure derrière son oreille. Son expression est figée : sa bouche un peu tordue en ce qui pourrait être un sourire ou une grimace de souffrance, ses yeux sont fermés et les petites perles qui se forment sous ses cils sont balayées par le vent et strient ses joues de reflets brillants. Je m'approche, le pont grince, je m'appuie sur la barre, juste à côté d'elle. Comme si nous n'étions pas en hiver, elle porte un léger pull de laine retenu autour de son corps par un unique bouton nacré qui réfléchit les rayons du soleil mourant, accrochés à son dos. Sous mes yeux l'eau suit toujours le même trajet, se heurte aux mêmes rochers, mousse aux mêmes endroits, comme gelée dans une boucle éternelle. Quand je tourne la tête, elle me regarde. J'essaie de sourire pour la rassurer mais c'est une peur animale qui gronde dans son âme. Ses pupilles ont happé la totalité de ses iris. Ses lèvres tremblent. Ses joues sont décolorées. Elle me fait peur. Et je sais qu'elle lit en moi comme je lis en elle. Que malgré mes sourires elle sent mon effroi. Qu'elle ne peut pas m'aider comme je ne peux pas l'aider. J'ouvre la bouche, elle ne sait pas quoi dire. Elle me tend la main et s'agrippe à la mienne de

toutes ses forces. Mais je ne sens rien qu'une petite pointe enfoncée dans ma paume, qui bat au rythme désordonné de son cœur. La nuit nous enveloppe, le froid nous étreint. Assise sur cette rampe, elle est trop haute et son équilibre trop précaire pour que je la prenne dans mes bras. Aujourd'hui, je n'ai pas la force de lui dire que ça va s'arranger. Alors je serre sa main moi aussi, en espérant que ça suffise. J'entends son pouls sous le bout de mes doigts. Il s'estompe, je suis rassurée. Trop occupée à écouter l'apaisement que j'imagine lui avoir procuré, je ne discerne pas ce qu'elle chuchote dans le vent. Je ne réponds pas. Peut-être n'a-t-elle même pas parlé. Sa main est gelée, inerte, engourdie par ce que je crois être le froid.

Et voilà qu'elle glisse.

Tombe.

Se jette.

J'attrape ce que je peux : son pull, de mon autre main. Elle se balance au bout de mon bras. Elle ne pèse plus rien. Je pourrais la remonter sans effort. Mais je suis paralysée par ses yeux qui me supplient, ses dernières forces qui tournent son visage vers moi.

Douloureusement, je lâche prise, laisse sa main gauche. Elle ne tient plus que par ce petit bouton nacré. Je serre mon poing de toutes mes forces. Et pourtant elle tombe. Elle tombe petit à petit. Fil après fil. Jusqu'à ce que d'un seul coup : tout lâche.

Son visage inondé de lumière par la lune resplendit au fond de l'eau noire un instant. Puis s'éteint.

Je ferme les yeux. Je hurle. Je me recroqueville contre la barrière. Son petit bouton enfermé, dans mon poing, sur mon cœur. Les étoiles s'allument une à une mais je leur ferme mes paupières. Et je sens l'obscurité m'enlever lentement.

Étendue sur le pont, j'ouvre enfin les yeux et respire un grand coup. Derrière moi, l'aube est là. Je me lève et halète un peu, le poing sur le cœur. Sous la chaleur des premiers rayons je me sens plus vivante que jamais. Ma main, posée sur la rambarde du pont, s'ouvre. Phalange après phalange. Au creux de ma paume : ce petit bouton qu'un an plus tôt je serrais tout aussi fort. À l'époque m'accrochant à la vie, aujourd'hui m'accrochant à la morte. Un tout petit bouton nacré ancré dans ma peau, incrusté dans ma chair, taché d'une goutte de sang. Je brise le fil qui l'accroche à moi. Je le prends entre mon pouce et mon index et le lève, l'aligne sur le soleil. Il éclipse l'astre. Sa couleur rosée s'accorde parfaitement avec les nuages de l'aube et au centre, la minuscule tache de mon sang remplace le soleil. Je baisse ma main, le soleil revient. Mes yeux descendent lentement vers la rivière, effrayés par ce qu'ils pourraient y voir. Mais non, il n'y a rien, elle n'est pas là. Alors, après une seconde



d'hésitation, je laisse tomber la petite perle qui se glisse dans l'eau avec un bruit chantant. Je relève les yeux vers l'horizon qui se dégage. Il y a un an, deux vies se sont brisées. En ce matin de janvier, une vie reprend. Mais elle est là aussi. Je la sens qui vit en moi. Je n'ai pas peur, je sais qu'il ne me reste plus qu'à lui offrir une vie en vivant la mienne. Je n'ai plus besoin de sentir ces fragments d'elle pour savoir qu'elle existe avec et malgré moi. Que toutes les deux, on a la vie devant moi.

**Rose Vu Hong**  
CIV Valbonne, classe de 1<sup>ère</sup>  
*Lauréate du Concours d'écriture 2018*